

AVERTISSEMENT

DE LA NEUVIÈME ÉDITION

Cette neuvième édition de ma Pathologie n'est pas une simple réimpression de la précédente, elle s'en distingue en effet par des additions importantes et par des corrections nombreuses. L'auteur en ne se contentant point, comme d'habitude, de se borner à reproduire dans un cadre immobile du passé, ou trouve que la science progresse sans cesse, et que la rigoureuse impulsion que lui imprimèrent nos aînés, dans la carrière dès le commencement de ce siècle se continue toujours. Le devoir de celui qui écrit un livre comme le mien est de travailler sans cesse, d'examiner toutes les idées nouvelles, de les contrôler par l'observation, pour les juger sans parti pris et avec une complète indépendance. Je crois à avoir jamais rempli à cette obligation. La publication de cet ouvrage est le fruit de mes efforts, en honneur, depuis vingt ans, et un des ouvrages d'une valeur vraiment exceptionnelle. Je lui en prie de la part de tous les lecteurs.

30 novembre 1861

## AVANT-PROPOS

La pathologie est cette branche de la médecine qui a pour objet la connaissance des maladies. C'est la science de l'homme souffrant, comme la physiologie est la science de l'homme en santé. La pathologie, ainsi que Chomel le remarque, ne traite pas seulement de la classification des maladies, de leurs causes, de leurs symptômes et de leurs signes, mais elle comprend encore dans son domaine leur siège, les phénomènes qui les précèdent et qui les suivent, leur marche, leur durée, leurs modes de terminaisons, leurs retours, leurs formes diverses, leurs complications, les lésions qu'elles apportent dans la texture des organes, leur traitement préservatif et curatif, ce qui, en effet, constitue tout autant de points essentiels de leur histoire.

La pathologie médicale a fait depuis un siècle d'immenses progrès : l'anatomie pathologique, que Bonet n'avait fait qu'ébaucher, a été définitivement constituée par Morgagni; Bichat a créé l'anatomie générale. Digne continuateur des grands physiologistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, il a, par la conduite ingénieuse de ses expériences, par les méthodes sévères qu'il a introduites, par les résultats nouveaux auxquels il est parvenu, donné une face nouvelle à la physiologie, et imprimé à la science comme à la pratique de la médecine la plus heureuse impulsion.

Outre ces grands résultats, l'art s'est enrichi de nouveaux procédés d'exploration. La percussion, découverte par Avenbrugger, l'auscultation, créée par le génie de Laënnec, ont été perfectionnées, étendues dans leurs applications. La chimie, à l'aide de méthodes plus sûres, plus parfaites, a fait découvrir, pendant la vie comme après la mort, une foule d'altérations inconnues ou mal définies jusqu'alors; elle a non-seu-

lement puissamment éclairé le diagnostic, mais dirigé en outre la thérapeutique dans des voies nouvelles. Cette application des méthodes exactes à la recherche des maladies a fait disparaître, condamner sans retour une foule d'idées abstraites, systématiques, qui ont longtemps obscurci le diagnostic, fait dévier la thérapeutique, et qui, donnant à la médecine l'air d'un roman plutôt que d'une science exacte, avaient ainsi contribué à la discréditer.

Non-seulement l'observation est devenue plus parfaite et l'expérimentation plus rigoureuse, mais pour s'élever de la connaissance des faits particuliers à celle des faits généraux, on ne s'est plus fié à la mémoire, aux impressions vagues, aux inspirations théoriques; on a recueilli des faits nombreux, on les a comparés et complétés, et, par ce rapprochement, par cette analyse, par cette numération, on est arrivé à des déductions rigoureuses, à la connaissance de quelques lois précises, à des résultats positifs en séméiotique, en étiologie, comme en thérapeutique.

La science moderne peut être fière de ces conquêtes, elle n'a rien à envier aux siècles précédents. Mais la pathologie, en agrandissant son domaine, en perfectionnant ses méthodes, est devenue par cela même plus longue, plus difficile à étudier. Le diagnostic est surtout la partie de la pathologie qui offre les difficultés les plus grandes. Il constitue d'ailleurs le fondement de la médecine pratique, puisque sans lui le pronostic est impossible, la thérapeutique incertaine, et parfois même meurtrière. On ne parvient à surmonter les obstacles que cette étude présente et à saisir à propos les indications, que si, doué d'un jugement sain et de sens intacts, on se livre avec persévérance, avec ardeur, à l'observation des malades. La lecture des meilleurs ouvrages ne peut suppléer à l'étude clinique: sans elle l'éducation médicale est impossible; elle seule peut donner au médecin le vrai savoir, qui consiste bien moins à connaître ce que les autres ont dit qu'à juger d'après soi-même.

L'ordre suivant lequel les maladies doivent être étudiées n'est pas chose indifférente. Dans les traités de médecine, on a suivi jusqu'à présent trois méthodes principales de classification, qui sont: l'ordre *alphabétique*, l'ordre *anatomique*, l'ordre *philosophique*. Ce dernier est le seul qu'on doive suivre; c'est celui, par conséquent, que nous avons adopté.

La méthode alphabétique est sans contredit la plus irrationnelle de toutes. Classer les maladies d'après la ressemblance des noms ou le hasard de la lettre initiale, c'est vouloir tomber dans la plus déplorable confusion, en plaçant à côté les unes des autres les maladies les plus

dissemblables, n'ayant entre elles aucune analogie de siège et de nature, tandis qu'on sépare celles qui ont des caractères communs.

La méthode anatomique lui est de beaucoup préférable. Celle-ci consiste à diviser les maladies suivant les organes ou les appareils qu'elles affectent: elle a pour avantage de réunir dans un même cadre toutes les maladies dont une partie peut être atteinte. Mais elle a, comme la méthode alphabétique, le grave inconvénient de disperser les maladies congénères, qui, comme les inflammations, les hémorrhagies, les névroses, etc., se prêtent à des considérations générales dont l'exposition prépare convenablement l'esprit du lecteur et épargne par la suite beaucoup de répétitions inutiles. Cet ordre, tout illogique qu'il est, pourrait, aussi bien que la méthode alphabétique, être toléré pour un manuel destiné aux praticiens; mais il est essentiellement vicieux dans les livres élémentaires, car, les maladies diverses dont un organe est atteint déterminant une foule de symptômes communs, il en résultera souvent une grande confusion dans l'esprit du commençant. Très-souvent aussi le rapprochement, le voisinage de certaines maladies fera croire qu'il existe entre elles des rapports de cause à effet. Enfin un dernier inconvénient, non moins grave que les précédents, c'est que, bon nombre de maladies n'ayant pas de siège déterminé, l'ordre anatomique n'est plus applicable à une partie considérable de la pathologie; et si l'on s'obstine alors à suivre la classification anatomique, ce n'est qu'à la condition de faire des rapprochements souvent monstrueux, et de résoudre sans la moindre preuve, par simple inspiration théorique, des questions encore indécises et souvent même insolubles.

Reste enfin l'ordre philosophique, ou, pour parler plus exactement, la méthode nosologique, consistant à diviser les maladies en un petit nombre de classes, celles-ci en ordres ou en genres renfermant un certain nombre d'espèces. Cette méthode, que Félix Plater semble avoir proposée le premier, était celle que Sydenham préférait, et c'est presque pour obéir à un vœu exprimé par ce grand homme, dans la préface de son immortel ouvrage, que Sauvages composa, en 1731, sa *Nosologie méthodique*. Ce même ordre fut adopté quelque temps après par Linné et par presque tous les nosographes dont le nom mérite de faire autorité, c'est-à-dire par Vogel, Sagar, Cullen, Pinel, etc. En effet, la méthode nosologique a l'immense avantage de réunir dans un même groupe, de confondre dans des considérations communes des maladies semblables, congénères, et de les séparer des maladies qui n'ont avec elles aucune espèce de rapport. On ne saurait nier, par conséquent, qu'une pareille méthode n'abrège beaucoup l'étude. Chomel, qui toujours a défendu

cette opinion, reconnaissait que la classification nosologique, en présentant dans un cadre déterminé toutes les maladies connues, conduit à reconnaître avec plus de précision les analogies et les dissemblances qui existent entre elles, et à mieux apprécier la valeur des assertions générales et des points de doctrine, en permettant d'en faire rapidement l'application à tous les groupes de maladies, rangés suivant un ordre que le médecin doit toujours avoir présent à l'esprit.

On a reproché à la méthode nosologique de faire souvent des rapprochements forcés, de réunir dans un même groupe des affections parfois fort dissemblables. Ce vice est réel; mais il tient bien moins à la méthode elle-même qu'à l'imperfection de la science. D'ailleurs nous avons vu que pareil défaut se rencontrait au moins aussi souvent dans la méthode anatomique, sans que celle-ci rachetât cet inconvénient par quelque avantage. Cependant il est possible d'éviter jusqu'à un certain point le défaut que nous signalons, en n'adoptant de classification que pour les maladies qui s'y prêtent, et en faisant une classe à part pour le très-petit nombre d'affections qui, spéciales à certains organes ou à certains tissus, ne pourraient être rangées dans les autres classes sans forcer l'analogie. C'était là la marche que le professeur Chomel avait autrefois adoptée dans ses cours, et c'est aussi celle que nous avons suivie dans ce livre, d'après son conseil.

Sur quels caractères se fonder pour déterminer les genres et les espèces morbides? Prendra-t-on exclusivement pour règle les désordres anatomiques, ou bien les causes, ou bien enfin les troubles fonctionnels? L'anatomie pathologique serait sans contredit la base la plus solide, la moins variable; mais elle nous fait défaut dans un grand nombre de cas, et il est beaucoup de maladies (toute la classe des névroses, par exemple) qui, nonobstant les troubles nombreux qui les caractérisent pendant la vie, ne se révèlent sur le cadavre par aucune lésion matérielle saisissable. L'anatomie pathologique ne peut donc pas servir à classer toutes les maladies, mais à en classer seulement un grand nombre.

L'étude des causes est un guide bien moins sûr pour établir convenablement les genres morbides. C'est en se fondant sur l'étiologie que les divisions les plus arbitraires, disons même les plus ridicules, ont été apportées dans l'étude des maladies. Les causes sont si obscures, si difficiles à saisir, si variables, qu'elles ne pourront jamais être, je pense, le fondement unique d'une méthode nosologique. Mais il en est pourtant dont l'action est si évidente, si palpable, si positivement déterminée, qu'il est possible de les faire servir à la détermination d'un certain nom-

bre de genres. Tels sont les venins, les virus et tous les poisons; car, quels que soient les désordres qui surviennent, la nature de la cause forme ici un caractère prédominant, invariable, pouvant par conséquent servir à classer l'affection.

Sauvages, d'accord avec Sydenham, avait pris pour base de sa classification les symptômes des maladies. Mais ce point de départ est essentiellement fautif, attendu que les symptômes sont extrêmement variables, qu'ils se combinent entre eux de mille façons, et que beaucoup sont communs à une foule de maladies qui n'ont entre elles aucune espèce d'analogie. Cependant il faut convenir qu'il y a un certain nombre d'affections inconnues quant à leur cause et à leur nature, n'ayant aucun siège anatomique précis, et pour lesquelles le désordre fonctionnel, l'état symptomatique est le seul caractère palpable et constant, le seul par conséquent qui puisse servir à les dénommer et à les classer.

Nous concluons de ce qui précède que la détermination des genres ne peut reposer sur un seul caractère, et, d'accord avec mon regrettable ami le professeur Requin, nous dirons, comme lui, que la nosologie ne doit être, quant à présent du moins, ni exclusivement organique, ni exclusivement étiologique, ni exclusivement symptomatique, mais revêtir ce triple aspect. La méthode mixte est donc celle qu'il faut suivre, à moins de vouloir tronquer la science ou l'égarer dans les hypothèses les plus aventureuses.

D'après les principes que nous venons d'exposer, nous avons divisé les maladies en dix classes. Ce sont : 1° les *fièvres*; 2° les *maladies constituées par un vice de proportion du sang*; 3° les *inflammations*; 4° les *hémorrhagies*; 5° les *sécrétions morbides*; 6° les *empoisonnements*; 7° les *lésions de nutrition*; 8° les *transformations organiques* et les *produits morbides accidentels*; 9° les *névroses*; 10° les *maladies propres à certains organes ou à certains tissus*.

Cette classification est loin d'être irréprochable, mais ses défauts tiennent autant à mon insuffisance qu'à l'état d'imperfection de la science. Bayle a reconnu, après bien d'autres, que chaque cadre a ses défauts, présente ses lacunes et offre quelques rapprochements forcés; qu'il faut l'apprécier à sa juste valeur, le considérer comme un répertoire plus ou moins exact, et préférer celui dans lequel le plus grand nombre de maladies analogues seront rapprochées. Les cadres nosologiques, ajoute le médecin éminent dont je parle, sont des moyens artificiels pour suppléer à la faiblesse de notre intelligence : c'est un échafaudage nécessaire, on ne peut s'en passer; ils changeront plusieurs fois encore. Mais si l'on

parvient un jour à établir une distribution invariable, l'édifice de la science, dégagé des simulacres qui le représentent aujourd'hui, offrira un ensemble régulier, majestueux, inébranlable.

Ce temps est certainement bien éloigné de nous. Arrivera-t-il même jamais? Vouloir une classification parfaite surtout en médecine, n'est-ce pas courir, comme l'a dit Cuvier, après la pierre philosophale? Ne désespérons pas pourtant de l'avenir, mais en attendant qu'on trouve une classification qui puisse captiver tous les suffrages, évertuons-nous à bien fixer les espèces morbides, ce qui est plus important, comme Bayle le remarque, en nosologie, que le cadre lui-même. Aussi ai-je apporté un soin tout spécial à ce travail. Je me suis également efforcé de racher les défauts inévitables de ma classification par l'exactitude des descriptions, par l'amour de la vérité et par la complète indépendance avec laquelle j'ai jugé les hommes et les doctrines. J'ai évité autant que j'ai pu les discussions oiseuses, les questions insolubles, les hypothèses stériles, pour ne m'occuper que des données positives et des faits pratiques. Dans la partie thérapeutique, à l'exemple de Sydenham, d'Astruc et des grands praticiens, je me suis étudié à préciser les indications aussi exactement que je l'ai pu, puis j'ai énuméré les moyens propres à les mieux remplir. Mais j'ai évité, ainsi que l'ont conseillé et pratiqué la plupart des grands maîtres, de grossir mon livre de ces formules banales que quelques auteurs accumulent dans leurs ouvrages pour leur donner un vernis pratique, et qui ne sont, en définitive, qu'un grossier appât offert à l'ignorance et à la paresse.

J'ai exclusivement traité dans ce livre de la pathologie spéciale, sans donner aucune de ces généralités qui appartiennent à la pathologie générale et à la séméiotique. Qu'aurais-je dit, en effet, qui ne fût exprimé bien mieux que je n'aurais pu le faire dans l'ouvrage si éminemment classique de mon vénéré maître le professeur Chomel, qui est sans contredit une des introductions les plus remarquables que nous ayons à l'étude de la médecine pratique?

## ÉLOGE

### DU PROFESSEUR GRISOLLE

PRONONCÉ A L'AMPHITHÉÂTRE DE L'HÔTEL-DIEU  
POUR LA RÉOUVERTURE DES COURS DU DEUXIÈME SEMESTRE  
LE 2 AVRIL 1873

PAR M. LE PROFESSEUR BEHIER

Messieurs,

Dans la dernière année pendant laquelle nous avons encore M. Grisolles parmi nous, à la Faculté, j'étais assis à ses côtés lors d'une séance du concours de l'agrégation, concours dont nous étions juges l'un et l'autre. Notre ami avait l'air soucieux et fatigué, et en m'asseyant près de lui, comme je m'informais de sa santé : « Je vais mal, me dit-il, j'ai fait mon testament aujourd'hui, et je vous ai légué le soin de parler de moi à la Faculté, quand je ne serai plus. » L'impression que me causèrent ces paroles fut tout d'abord douloureuse, et je me récriai fort, puis, comme rien ne trahissait apparemment chez mon collègue affectionné un état de santé capable de faire naître de si tristes pensées, je plaisantai M. Grisolles sur sa fâcheuse précaution, et je ne vis là qu'une boutade chagrine, une défaillance d'un moment. Hélas! messieurs, il n'en était rien! le matin même M. Grisolles, à son réveil, avait constaté une première atteinte sérieuse du mal qui l'a enlevé plus tard à notre affection, et quand le moment fatal est survenu, après que nous avons rendu les derniers devoirs à notre pauvre ami, son notaire m'a transmis le legs pieux que M. Grisolles m'avait réellement fait, et qui consistait en une prière de parler, à ses collègues et aux élèves, de ses travaux, de sa personne, de son caractère.

En effet, en ce temps-là, messieurs, subsistait encore cet usage qui amenait l'un de nous à rendre hommage, devant la Faculté et devant le public médical, à tel ou tel de nos collègues enlevé par la mort aux travaux de notre compagnie. Depuis plusieurs années ce juste tribut de regrets n'est plus payé à personne. Des scènes pénibles ont paru rendre impossibles les séances publiques de rentrée de notre Faculté. Je suis, je le dirai franchement, je suis de ceux qui regrettent ces réunions. J'ai été vivement impressionné par elles lorsque j'étais étudiant. Loin de trouver alors que ce fussent là des cérémonies démodées, comme on l'a dit, loin de voir là des exhibitions en désaccord avec nos habitudes sociales actuelles, il me semblait que dans ces jours un peu exceptionnels le lien qui me rattachait à mes maîtres devenait plus fort, plus serré, plus intime; que ma confiance en eux, que ma considération pour leur caractère devenaient plus franches, plus cordiales. Et, je dois le dire, depuis, alors que l'âge est venu, alors que le développement de ma carrière

et l'évolution de ma vie m'ont amené non plus comme élève en face de la Faculté réunie, mais comme professeur en face des élèves groupés dans l'amphithéâtre, j'ai senti mes convictions plus afferemies. Le point de vue n'était plus le même assurément, mais il me semblait qu'en ces circonstances mon devoir m'apparaissait plus clair et plus nettement tracé.

Dans l'étude qu'on faisait devant moi de la vie et des travaux d'un de nos collègues qui n'était plus, je trouvais des enseignements utiles, des exemples bons à suivre, et j'emportais de là des sujets de méditation profonde qui tournaient au meilleur emploi de mes forces, à la meilleure direction de mes travaux. Et de même à ce contact d'un auditoire jeune et mobile dans ses impressions, à cette appréciation qui nous devenait commune des mérites de celui dont on retraçait la vie et les labeurs, je sentais les sentiments de bienveillance envers cet auditoire sympathique s'affermir et grandir dans mon cœur. Mais par malheur tout cela n'est plus. Ces circonstances reviendront-elles? Je l'espère! car elles sont, selon moi, utiles pour tous et doivent profiter à nos rapports réciproques. C'est parce qu'en ce moment je n'ai plus l'occasion d'accomplir ailleurs le soin que mon ami m'a laissé de vous parler de lui, que j'ai résolu de remplir la mission pieuse dont il a bien voulu m'honorer dans la seule tribune qui me soit en ce moment ouverte.

Car aussi bien aucune ne serait plus digne. Si le lieu est moins solennel, il est, en quelque sorte, mieux approprié, car je vais vous parler de M. Grisolle dans l'endroit même qui a été le témoin de ses derniers efforts. Cet amphithéâtre était le sien, la place que j'occupe était la sienne, et c'est en quittant ce fauteuil, à la fin même d'une de ces leçons cliniques dans lesquelles il excellait, qu'il a été frappé du coup terrible qui l'a enlevé à la science et à l'enseignement. Son dernier effort a été pour ses élèves, sa dernière parole a été prononcée pour leur instruction.

M. Grisolle était né à Fréjus (Var) le 10 février 1811, sur les bords de cette mer bleue dont le souvenir lui était si doux, comme il l'est à tous ceux que ce magnifique spectacle a charmés et ravis. Il passa dans sa ville natale ses dix-huit premières années et y fit ses études classiques. Ses parents, qui vivaient de revenus honnêtes, le gardèrent près d'eux, et, si j'en crois ce que les conversations de mon ami m'ont appris, ils voulaient surtout, en agissant ainsi, veiller au développement moral de leur fils, précaution pleine de sagesse et qui montre bien quelle était pour leur enfant leur sérieuse sollicitude. Ces premières années avaient laissé chez M. Grisolle une profonde impression. Maintes fois je l'ai entendu parler de la tendresse un peu sévère de son père et de la discipline respectueuse à laquelle il avait été soumis; et c'était avec une affection pleine de gratitude pour ses parents qu'il rappelait ces premières années.

A dix-huit ans, son père l'envoya à Paris pour faire ses études médicales. Il était encore bien jeune assurément pour affronter la grande ville et ses dangers, mais il paraît que son père avait dès lors confiance dans ce qu'il avait semé et dans la qualité ferme et sûre du terrain qu'il avait préparé. D'ailleurs il ne laissait pas son fils entièrement isolé à Paris. Il l'avait recommandé à M. Raynouard, l'auteur des *TEMPLIERS*, et il semble même que c'est dans cette société que M. Grisolle avait puisé en partie ces habitudes d'esprit conservatrices et libérales qui ont fait le fond de son caractère, ont marqué la nature particulière de son esprit et décidé pour une part du rôle qu'il a été appelé à remplir parmi nous.

Peu de temps après le début de ses études, M. Grisolle était reçu interne provisoire, puis interne, et à la fin de l'internat il obtenait le premier prix de

l'école pratique et donnait son premier travail important. C'était sa thèse de doctorat. Elle portait déjà l'empreinte du talent futur de notre collègue et montrait, dès le commencement de sa carrière, comment il comprenait le rôle scientifique du médecin. Car il avait choisi pour épigraphe cette phrase bien connue de J. J. Rousseau : « Je sais que la vérité est dans les choses et non dans mon esprit qui les juge, et que, moins je mets du mien dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité. »

M. Grisolle n'a jamais oublié cette phrase, elle a été pour lui une règle constante de conduite. Elle convenait d'ailleurs parfaitement à sa nature, comme je chercherai tout à l'heure à le montrer.

La thèse sur la *COLIQUE DE PLOMB*, datée de 1835, aurait dû plus justement être intitulée thèse sur l'empoisonnement saturnin. Cinquante-huit observations ont servi de base à ce travail remarquable. Elles étaient presque toutes relevées chez des cérusiers, et M. Grisolle ne se borna pas à recueillir les renseignements auprès des malades, il visita les ateliers, étudia les conditions hygiéniques dans lesquelles ceux qui les fréquentent étaient placés, et constata, entre autres faits curieux, que les animaux domestiques, les chiens et les chats, qui partagent la vie des ouvriers, subissent la même influence toxique et meurent d'empoisonnement saturnin. C'est surtout depuis la thèse de M. Grisolle que nous connaissons mieux les symptômes encéphaliques de l'empoisonnement par le plomb. Il nous a parfaitement décrit les formes variées de ces accidents; il a discuté avec soin la valeur des altérations macroscopiques que présentent les centres nerveux chez les sujets qui sont morts de cette affection, et il a signalé cette sorte de turgescence de l'encéphale, qui est comme à l'étroit dans la boîte crânienne. Mais ce qui est plus spécialement digne de remarque dans le travail de M. Grisolle, c'est le tableau, qui n'avait pas été bien présenté jusqu'à lui, des modifications que, assez longtemps avant le développement des symptômes de l'empoisonnement véritable, l'économie subit chez les individus soumis à l'influence permanente des préparations saturnines.

Il a tracé d'une main ferme et précise les caractères de cette action lente et graduelle des préparations plombiques : « La nutrition s'altère », dit-il; « les ouvriers pâlisent, maigrissent; leurs chairs deviennent flasques; leur » peau, celle de la face surtout, prend une teinte d'un jaune pâle tout à fait » caractéristique, qui n'a aucun rapport ni avec la couleur jaune de l'ictère, ni » avec celle de la chlorose. » Bien des emprunts dissimulés ont été faits depuis à ce travail de M. Grisolle. Mais, voyez la bizarrerie des choses de la vie! il se trouve que c'est à un de ses élèves, à son ami, entré depuis dans sa famille, à un homme qui a l'estime de tous, auquel je porte une affection véritable, à M. Ollivier, que nous devons des recherches plus nouvelles, qui ont complété pour ainsi dire l'œuvre de son maître : je veux parler des altérations rénales constatées dans l'empoisonnement saturnin.

Une fois docteur, M. Grisolle brigua et obtint la place de chef de clinique de M. Chomel. Il voulait continuer ses études et se préparer au concours du bureau central. Les deux années passées auprès de M. Chomel ont eu certainement une profonde influence sur le mouvement d'esprit de son chef de clinique. On peut dire que si l'élève avait, par une sorte d'affinité élective, recherché une place auprès de ce maître, M. Grisolle a reçu de lui des directions, des préceptes et des exemples qui ont développé et complété le côté déjà très-accusé de son esprit et de ses tendances intellectuelles spéciales. C'est chose grave, messieurs, que le choix de nos premiers maîtres, c'est là une circonstance qui décide parfois de la direction de toute la vie. Je constate encore souvent, pour

ma part, combien cette causerie de chaque jour, combien cette action incessante d'une même intelligence laissent des traces profondes, ineffaçables dans l'esprit quand, dans telle ou telle idée qui m'assiège, je retrouve l'influence de mes deux maîtres adorés et vénérés, Bielt et M. Andral. Je sens bien alors que c'est leur esprit qui me hante, et si par hasard de nouveaux travaux, des découvertes récentes, me font abandonner tel ou tel de ces souvenirs, c'est à regret que je les quitte, et je les accompagne alors longtemps dans mon esprit; car, en rompant ainsi avec les idées amies de ma jeunesse, il me semble toujours que je retire à mes maîtres aimés une partie du respect que je suis si heureux de conserver pour eux. Aussi, quand on a bien senti cette action de chaque jour, si persévérante, si durable, et qu'on est appelé par l'âge et par la situation à hier un semblable commerce avec ceux qui vous écoutent, on devient, croyez-le bien, sévère avec soi-même, et l'on exerce sur ses paroles et sur ses actes un contrôle sérieux, très-profitable du reste et très-salutaire pour quiconque a charge non d'âmes, mais d'intelligences et d'esprits.

Aux leçons et aux entretiens du maître, pour lequel il a toujours conservé, ainsi que pour M. Louis, un attachement profond et respectueux, M. Grisolle se raffermait dans son goût pour l'observation rigoureuse et précise, dans son estime médiocre pour l'hypothèse et pour les idées aventureuses.

En 1838, il avait été nommé médecin du bureau central, et en 1844, il devint agrégé de la Faculté. J'étais alors sur les bancs avec lui, et c'était à mes yeux, je vous l'assure, un rude adversaire. Son calme et sa tranquillité imposaient beaucoup à ma nature plus vive, plus jeune et plus gaie, mais je me louerai toujours de cette rencontre, puisqu'elle a été en partie l'origine de notre liaison, devenue plus tard une solide amitié.

Lors de ce concours, dans ses épreuves comme dans sa thèse, M. Grisolle n'avait encore presque rien changé de ses habitudes; c'était toujours l'élève de M. Louis et de M. Chomel; l'observateur exact, assidu, patient; mais, s'il faut dire tout le fond de ma pensée, c'était déjà l'observateur à l'esprit plus accessible, plus ouvert, que celui de ces maîtres.

La même manière, si je puis m'exprimer ainsi, nous a donné le TRAITÉ DE LA PNEUMONIE, ouvrage des plus remarquables, dans lequel ont été élucidées beaucoup de questions qui, afférentes à cette maladie si commune, étaient cependant restées litigieuses. Là où régnaient encore le doute, l'incertitude, nés de raisonnements, d'opinions incertaines et formulées sur des documents incomplets, M. Grisolle, par sa méthode rigoureuse, inflexible, a porté la précision, la lumière. C'est en effet par l'analyse de faits nombreux et multipliés, recueillis avec soin, groupés avec patience et rigueur, que le traité de la pneumonie a été écrit. M. Grisolle était convaincu que telle est la bonne voie.

« On voit », dit-il, dans la préface de la seconde édition du TRAITÉ DE LA PNEUMONIE, « qu'aujourd'hui comme autrefois, je n'appartiens pas à l'école de ces » *superbes* qui méprisent les faits et qui trouvent d'ailleurs que la science en est encombrée. Cette exubérance est imaginaire; elle n'existera jamais pour ceux qui ne se payent pas de mots, mais qui cherchent à savoir les choses; pour ceux qui amis, mais amis éclairés de l'induction, condition essentielle du progrès, veulent cependant que dans les sciences, et dans la médecine en particulier, la réalité des faits reste toujours la base immobile et solide de tous nos raisonnements. »

Dans l'analyse des faits, M. Grisolle comprenait pour une grande part l'emploi de la statistique médicale, et il ne se croyait pas pour cela *abruti* par les chiffres, comme l'a dit avec aménité un des *superbes* à l'école desquels notre

ami ne voulait pas aller. Je suis tout à fait, quant à moi, de l'avis de M. Grisolle. Je suis fermement convaincu que la statistique bien maniée, selon les principes que M. Andral et M. Gavarret ont suivis, est la méthode la plus sûre et la plus féconde pour arriver, par une probabilité aussi probable que possible, à la connaissance des faits de la clinique. Cette méthode offre le double avantage de préciser les résultats et d'éviter les erreurs. Il est bien évident, en effet, que celui qui, s'en fiant à ses souvenirs, écrit, à propos de tel ou tel problème clinique: « J'ai vu souvent les faits se passer ainsi », m'inspire moins de confiance que celui qui, traitant du même sujet, me dira: « Sur 200 observations » bien relevées, j'ai trouvé 140 fois le fait dont il s'agit. » D'abord je vois précisément que ce dernier ne fait pas appel à ses seuls souvenirs, et nous savons tous combien les souvenirs sont souvent défigurés par les défaillances de la mémoire. Ensuite, je suis également plus tranquille avec ce dernier auteur touchant les déviations que l'imagination et la partialité de l'opinion préconçue peuvent faire subir à l'appréciation des faits observés. Je ne dis pas que les chiffres peuvent répondre à tout; M. Grisolle et nos maîtres ne le disaient pas non plus; mais je dis que, lors de l'étude des faits cliniques, la bonne statistique intervient comme un élément de précision et de rigueur dans les conclusions que l'on doit dégager. Voyez même, messieurs, en ce moment, ne considérons-nous pas comme très-utile la précision rigoureuse des chiffres substituée à l'appréciation individuelle, quand il s'agit d'étudier dans les maladies le symptôme température? On disait autrefois, et quelques personnes persistent à s'en tenir encore à ces expressions: « La peau est chaude, la peau est médiocrement chaude, la peau offre une grande chaleur. » Nous disons, nous: « La température — prise dans un point qui varie, mais que l'observateur indique toujours — est de 38°, 40°, 40°, 7 ou 8 dixièmes. » N'y a-t-il pas là une précision plus utile que l'énoncé d'une vague appréciation? N'a-t-on pas là un tableau irrécusable de la marche et des oscillations du symptôme température? Mais, disent ceux qui, pour ne pas prendre la peine de faire cet examen, en contestent l'utilité, vous mettez toute la médecine dans votre étude thermométrique! Non; certains de ceux qui se sont livrés les premiers à ces recherches en ont peut-être exagéré un peu la portée; or cet enthousiasme pour un nouveau moyen d'examen est un fait inhérent à la nature de l'homme, qui se passionne volontiers au début de toutes choses; mais, en somme, ce qui reste de ces travaux après une saine critique est bon, et l'enregistrement rigoureux de la température dans les maladies a déjà permis d'établir des faits pleins d'utilité pour le diagnostic et pour le pronostic; je vous l'ai montré dans plusieurs occasions. Eh bien! la constatation exacte de la température, substituée à l'appréciation individuelle, est une méthode du même ordre que la méthode statistique substituée à des souvenirs vagues pour l'étude des divers symptômes, pour celle de leur marche, de leur terminaison, de leur valeur pronostique. C'est le moyen de mettre très-peu du sien dans les jugements qu'on porte sur les choses, et partant c'est le moyen le plus sûr d'approcher de la vérité. M. Grisolle, qui, comme je vous l'ai dit, avait inscrit ces paroles de Rousseau en tête de son premier travail, devait être naturellement partisan de la méthode numérique employée comme élément des jugements qui doivent être portés sur les faits et sur leur valeur. Il résumait au reste ses opinions sur ce point, dans l'avant-propos de son *Traité de pathologie interne*, par les paroles suivantes: « Pour s'élever de la connaissance des faits particuliers à celle des » faits généraux, on ne s'est plus fié à la mémoire, aux impressions vagues, » aux inspirations théoriques; on a recueilli des faits nombreux, on les a